

# Adeline Dieudonné : “Le roman noir raconte le mieux le réel”



JOEL SAGET/AFP

L'écrivaine développe un récit où quinze destins se croisent dans une station-service de l'Ardenne belge.

**Littérature** La romancière belge nous explique les origines de “Kérozène”, son second roman.

Entretien Alain Lorfèvre

**K**érozène, le second roman d'Adeline Dieudonné, est paru le 1<sup>er</sup> avril. Trois ans après le succès de *La Vraie Vie* (200 000 exemplaires, 21 traductions, divers prix), la romancière belge a rebondi, abandonnant, suite à la pandémie, le manuscrit qu'elle était en train d'écrire (elle nous en explique les raisons ci-dessous), pour se lancer dans le portrait de quinze protagonistes qui se croisent une nuit, dans une station-service de l'Ardenne belge. Entre la première et la dernière page, seulement deux minutes s'écoulent, mais ce sont des vies entières qui défilent en 258 pages.

**À l'origine, votre second roman aurait dû être tout autre.**

Oui, il devait parler de survivalisme et de colapsologie. Avec le premier confinement, je me suis trouvée en prise avec cette réalité. J'étais bloquée. Mais, surtout, mon problème était que j'écris pour m'évader. Cela était trop proche de ce qu'on vivait. Et j'ai eu le sentiment que les gens n'auraient pas envie de lire cela. Mais j'ai changé mon fusil d'épaule par plaisir égoïste.

**Cette articulation de différentes histoires évoque le recueil de nouvelles.**

C'est un objet littéraire particulier. Ce n'est pas un recueil de nouvelles, car elles sont liées entre elles. J'avais certaines histoires anciennes, déjà écrites. J'en ai écrit de nouvelles. J'ai trouvé l'idée de la station-service pour les unifier. Certaines histoires écrites l'ont été pour elles-mêmes, d'autres pour s'insérer dans le récit. Elles ne sont pas publiées dans leur ordre d'écriture. J'ai cherché une homogénéité. Je voulais ramener régulièrement le lecteur à la station-service. Et il fallait trouver un équilibre entre la noirceur et la légèreté des différentes nouvelles pour ne pas perdre le lecteur dans un train de quatre récits trop sombres. C'est un peu comme un dîner où l'on présente des amis qui ne se connaissent pas et qu'on veut faire cohabiter. Ma maison d'édition ne qualifie d'ailleurs pas *Kérozène*. Cela n'a pas d'importance pour moi. Moi je le qualifie comme un objet littéraire non identifié.

**Vous parlez de noirceur. On vous sent proche du roman noir, même si “Kérozène” n'en est pas un.** J'aime bien le qualificatif noir. C'est une littérature que j'apprécie. J'en lis beaucoup moi-même. Je ne sais pas pourquoi. Le roman noir raconte le mieux le réel. Je n'aime pas les catégories littéraires. Je souhaiterais plus de porosité. Mais les éditeurs en ont encore besoin. À travers ces récits, j'ai le sentiment de toucher à une forme de réalisme.

**Un thème qui semble unifier les différents récits, c'est celui de la domination, par exemple dans les histoires de Victoire, Alika ou Red Apple.**

On a un échantillon humain. Ce n'est pas une réflexion intellectuelle que j'ai en écrivant. Je ne cherche pas à avoir un propos. J'écris d'abord pour le plaisir. Mais, après, quand je me retourne sur les récits, c'est évident, ce regard sur le rapport de domination. Alika est sans doute le personnage le plus prisonnier de